

La jeune fille au turban

Leïla Sebbar

Number 28, May–June 1987

Vivre ailleurs pour écrire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20784ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Sebbar, L. (1987). La jeune fille au turban. *Nuit blanche*, (28), 54–55.

LA JEUNE FILLE AU TURBAN

NOUVELLE INÉDITE DE LEÏLA SEBBAR

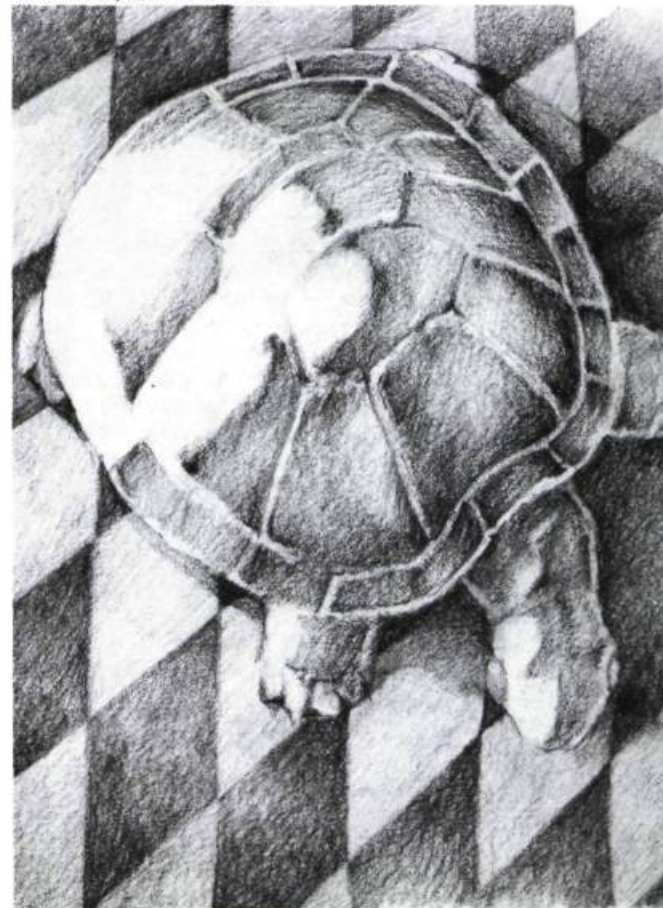
Elle, personne ne la regarde. Elle a placé la chaise dans le coin le plus sombre de la haute fenêtre qui ouvre sur les jardins et la lumière. Elle a dû plusieurs fois changer de place, à cause du soleil qui la tirait de l'ombre où elle avait choisi de s'asseoir. On passe près d'elle sans la voir, c'est ce qu'elle cherche, on a failli lui écraser les pieds, elle les a retirés à temps. Ils sont si nombreux, cet après-midi. Elle entend toutes les langues, mais elle ne voit pas le pays en même temps que la langue. La sienne, elle la reconnaîtrait de loin, mais qui la parle ici? Elle seule, dans ces pièces immenses, habitées aujourd'hui comme un boulevard. Elle ne tend plus l'oreille pour un son, un mot familiers. Elle sait qu'ils ne viennent pas dans ces endroits-là, ceux de l'île. Elle a cru les premiers jours, on lui avait dit à l'embauche qu'elle ne serait pas la seule de son pays, qu'il en était passé plusieurs mais où étaient-ils à présent? Elle n'a rencontré personne qui parle sa langue, personne. Elle ne veut plus écouter pour saisir au hasard de tant de paroles de toute la terre, un mot, juste un, de là-bas. Elle se dit qu'elle oubliera d'entendre, et malgré elle, elle sursaute parce qu'elle a cru... Mais elle s'est trompée. Le mot a failli être un mot de sa langue...

Elle n'est pas là pour guetter des éclats de la langue de sa mère, elle est là pour la garder elle, la jeune fille au turban, la surveiller contre les enfants et les fous. Elle est assise sur sa chaise dans l'angle obscur de la fenêtre blanche, lumineuse, et elle la voit mieux que les autres. La jeune fille au turban la regarde, elle en est sûre c'est vers elle, elle seule, qu'elle tourne ses yeux clairs, ses beaux yeux tendres aux paupières bombées comme sa bouche. C'est elle qui a réclamé cette place, la plus difficile lui a dit le chef des gardiens du musée. — Elle est à peine protégée, vous ne devez pas vous endormir sur votre chaise, en alerte de l'ouverture jusqu'à la fermeture, il faut l'avoir à l'œil. Elle lui a demandé de parler moins vite, surtout avec cet accent il prononce à peine les *r*, elle avait du mal à comprendre. Il a répété lentement ses recommandations, elle a à peine entendu la dernière phrase, mais elle a saisi l'essentiel, elle saura la garder.

Souvent elle est obligée de se lever, parce que quelqu'un s'est placé juste devant elle et ne bouge plus. Ça peut durer des minutes et des minutes. Un homme regarde la jeune fille au turban et ne veut plus partir, ni même se déplacer légèrement, pour que d'autres la voient. Elle se lève parce que l'homme occupe la surface du portrait, et elle ne sait plus ce qui se passe de l'autre côté de la silhouette massive. Il lui a volé le regard clair et le turban bleu. Elle ne se laissera pas écraser dans le noir de la fenêtre. Elle se lève brusquement et bouscule l'homme debout. Il proteste,

mais l'insigne des Musées nationaux sur la veste de l'autre jeune fille le retient de poursuivre dans sa langue, des insultes qu'elle ne comprend pas de toutes façons. Très vite, avant de se retourner vers le visage peint par le Hollandais, il a aperçu la veste et la jupe de l'uniforme de gardiennage, d'un gris terne et la peau gris foncé de celle qui se tient devant lui maintenant, l'empêchant de regarder le tableau. Il est obligé de voir les jambes grêles, les pieds trop grands, et son regard bute sur la chevelure noire, lourde, bouclée dans le dos, au-dessus de la taille. Il n'aime pas les métisses; elles ont la peau triste un peu jaune, un peu grise, un peu verte ... tout dépend de quelle île elles arrivent, de quel père aventurier, marin de fortune, pauvre type. L'homme pense qu'il préfère le blanc ou le noir. Il a connu des filles très belles, sans mélanges, dans le sud de l'Afrique où vit encore une partie de sa famille.

illustration, Jean-Luc Trudel



La fille est toujours plantée, raide et maigre, devant la jeune fille au turban. Il parle fort dans la langue de son pays, la langue du peintre et de la jeune blanche au turban bleu.

L'autre se retourne vers lui, comme enragée, ses yeux noirs sont immenses, il recule, ahuri par sa fureur. Elle parle une langue inconnue, et le poursuit jusqu'à la salle voisine où elle l'abandonne devant deux tortues brésiliennes peintes en jaune, brun et noir. C'est sur un chemin de terre vers les cités noires interdites qu'il a rencontré, un matin, une jeune négresse à turban jaune et bleu comme celui de la jeune fille peinte, mais plus serré, et sans le pan souple dans le cou. La négresse portait à bout de bras, attachées à un fil de fer, deux tortues mortes. Elle avait de grands pieds, des jambes frêles et ses yeux lui ont craché le feu au visage. Sa robe faisait un pli entre les cuisses.

Elle est revenue s'asseoir sur la chaise, dans le coin qu'elle préfère. Elle ne regarde pas vers les tortues où s'est arrêté l'homme. Elle surveille la jeune fille au turban, ses yeux, toujours les mêmes, on ne voit pas ses cheveux, ni même une mèche sur la tempe ou dans le cou. C'est comme si elle allait parler. Lui parler dans sa langue. Voilà pourquoi elle se tient à cette place, précisément. Elle tire sur la jupe des Musées nationaux, un peu courte pour elle. On lui a dit qu'elle pourrait faire un ourlet, si elle voulait, elle n'a pas eu le temps, elle n'aime pas que ses genoux soient ainsi découverts. Le portrait s'arrête juste au-dessous de l'épaule de la jeune fille de profil. On ne sait pas si sa jupe est longue — à cette époque, c'était long jusqu'à la cheville se dit la jeune fille des îles



atlantiques, les autres femmes sur les tableaux, elle les a regardés avant l'ouverture, portent des robes longues on voit à peine le bout du pied ou de la mule —, elle lisse encore sa jupe avant de lever la tête vers le tableau qu'elle ne voit pas parce que cette fois, c'est une jeune femme qui le cache. En se penchant légèrement, elle aperçoit le profil de la visiteuse. Un foulard de mousseline bleutée encadre tout à fait le visage jusqu'aux sourcils, et la moitié des joues. Les religieuses ne portent pas ainsi les coiffes qui couvrent les cheveux, les oreilles et la moitié du front et elles ne sont pas vêtues de cette tunique longue qui enveloppe le corps au delà des chevilles, et jusqu'aux mains, sans découvrir le poignet. Elle lit un livre en même temps qu'elle regarde la jeune fille au turban. Elle est seule, grave, attentive.

De la chaise où elle est toujours assise et presque invisible, la fille métisse qui garde la belle Hollandaise entend un enfant. — Regarde, maman, celle qui lit, regarde, c'est quelle langue? La mère s'approche de la jeune fille debout avec un livre et dit à son fils: c'est de l'arabe. — Et elle sait lire l'arabe? s'étonne l'enfant, tu crois qu'elle comprend? — Oui, bien sûr, c'est sa langue, elle comprend, naturellement, et toi si tu lis un livre en français, tu comprends, non? — Évidemment que je comprends. — Alors elle aussi. — Ah bon! mais pourquoi elle est habillée comme ça? regarde sa tête elle ressemble à la fille du tableau, tu trouves pas? La mère entraîne son fils vers la salle suivante. Devant les tortues, l'enfant oublie la jeune fille qui lit l'arabe. Elle a tourné la tête vers la fenêtre et les jardins, et se dirige lentement jusqu'à la chaise de la gardienne des Musées nationaux. Comme si la jeune fille au turban bleu s'approchait d'elle, l'employée se dresse soudain et se met à hurler. L'enfant quitte les tortues et accourt en même temps que sa mère et l'homme qui est revenu auprès de la jeune fille de son pays, dont il cherche encore le regard et la bouche. Il dit dans sa langue: cette gardienne est folle, je le savais, et inexpérimentée, trop jeune pour ce métier. Personne ne lui répond, chacun parle une autre langue. L'étrangère ne crie plus, elle s'est affaissée doucement aux pieds de la chaise, le visage éclairé par le dernier soleil avant la fermeture. La jeune fille au livre s'est agenouillée près d'elle, elle lui parle en arabe et lui tient la main. Puis elle dénoue son foulard de mousseline presque bleue et essuie le visage de l'étrangère de la côte atlantique, qui murmure des mots sans suite.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, la gardienne fixe les cheveux blonds, légèrement crépelés de la jeune fille qui lisait en arabe. Elle se relève, rend la mousseline humide qui dissimule à nouveau les cheveux de la jeune fille voilée.

— Ainsi, se dit-elle, la jeune fille au turban bleu a les cheveux blonds ... maintenant, je peux m'en aller — et elle laissa vide, pour la première fois depuis deux semaines, la chaise au coin de la haute fenêtre. Elle ne revint plus surveiller le tableau, et garda l'uniforme des Musées nationaux qu'elle emporta dans sa maison de l'île, au large de l'Afrique. ■

Les lecteurs de *Nuit blanche* connaissent déjà Leïla Sebbar pour avoir lu dans le n° 25 un extrait de sa contribution à la Rencontre québécoise internationale des écrivains d'avril 1986 sur la question autobiographique. Elle a notamment publié *Parle mon fils, parle à ta mère* (Stock, 1984) et *Lettres parisiennes* (Barrault, 1986), ce dernier titre en collaboration avec Nancy Huston.